



STASIS

CAHIER D'ENQUÊTES

SOIGNER
LA TECHNOLOGIE?

TABLE DES MATIÈRES

Éditorial	p. 8
Anoptikon • Ève C.	p. 22
Code, Figures • Olivier Lancôt	p. 36
A Scroll Through the Present • Jean-Philippe Bombay & Samuele Collu	p. 70
Subjectivité sanitaire, Enquête sur le soin et le consentement • Léna Dormeau & Coline Fournout	p. 106
(Re)médiations spectrales : enquête holographique sur fond diffus de matière plas- tique • Marie Lecuyer	p. 128
What The Hell Happened in Fukushima? Interview with Sabu Kohso	p. 150
L'existence capsulaire • Ségolène Guinard	p. 174
Technique et histoire : au cœur de l'écoumène • Nicolas Gauthier & Annabelle Rivard	p. 204

LE COLLECTIF STASIS

Basé à Montréal, mais s'étendant maintenant sur plusieurs villes, le collectif Stasis cherche à outiller nos manières de vivre, nos imaginaires et nos modes de lutte en questionnant les mondes contemporains, tant par le biais de conférences et de séminaires que de podcasts et de publications comme celle que vous avez entre les mains. Ici, nous partageons avec vous une série d'enquêtes sur le double thème du soin et de la technologie. Nos enquêtes ne sont pas des objets finis ou des mines de résultats ; bien plutôt, ce sont des manières de se mettre en relation. Elles ouvrent des pistes, tout autant qu'elles en suivent. De l'art de l'enquête, nous attendons qu'il transforme notre regard et notre imaginaire, et qu'il nous offre des amitiés inattendues.

Ce Cahier d'enquête est le deuxième publié par le collectif Stasis. Notre premier Cahier espérait tisser nos amitiés en une intelligence commune. Tandis que les réflexions qui y étaient regroupées avaient été le fruit d'une écriture plutôt individuelle, le processus éditorial avait fait l'objet d'un travail collectif. Cela n'a pas tant abouti à une pensée collective qu'à une mise en commun de la pensée – et à un Cahier un peu désuni. Riche de cette expérience, le deuxième Cahier a débuté tout autrement : l'intention était de mettre en commun le processus créatif, avant même d'écrire. Cette créativité, nous l'avons patiemment cultivée au travers de séminaires organisés pendant plus d'un an sur le thème de la technologie, ainsi que sur celui du

soin. Après une douzaine de séances, de longues discussions à deux, trois, six, vingt – après des lectures et relectures, attentivement échangées, de nos brouillons d'enquête – avec un tissu amical effrangé par le temps, l'espace, l'incertitude, mais aussi renforcé par de nouvelles rencontres et par l'apprentissage de nouvelles techniques – nous voici réuni-e-s autour de ces textes qui n'auraient jamais existé sans ce long processus de création collective.

SOIGNER LA TECHNOLOGIE ?

Dans ce Cahier, nous empruntons des chemins divers, multiformes, tout en essayant d'éviter certaines voies. En particulier, nous évitons la voie qui mène à penser que nous venons d'entrer dans une nouvelle époque, déterminée par le digital et les data – et que tout a changé. Nous évitons cette voie pour une raison très simple : elle nous apparaît de prime abord comme une stratégie des faiseurs et promoteurs de technologies eux-mêmes. Qu'elle soit montréalaise, californienne ou chinoise, l'industrie qui sous-tend les startups d'IA, de pair avec les gouvernements, nous vend sa salade algorithmique comme un miracle techno-utopique. Tristement, ce futur se vend bien et attire en nombre les investisseurs. Il y a déjà deux ans, au cours d'une conférence, la tête d'affiche montréalaise de l'IA Yoshua Bengio nous le garantissait : « tout va changer dans 5 à 10 ans ». De fait, on est tenté-e de le croire : 9000 chauffeurs de taxi, en grande partie des

personnes racisées, perdent leur gagne-pain suite aux mesures pro-Uber du gouvernement du Québec. Et c'est là qu'un exemple. Mais ce processus par lequel les intérêts, publics ou privés, disposent à leur guise des corps pour en extraire de la valeur est-il vraiment nouveau? Est-ce qu'il ne vous rappelle rien? Comme l'analyseront certain·e·s de nos contributeurs·trices, l'ère n'est pas à la nouveauté, mais à l'intensification de processus de contrôle et de processus capitalistes anciens. S'étendant toujours plus loin (jusqu'aux étoiles), creusant toujours plus profond (jusqu'aux mouvements les plus infimes, les plus intimes de nos âmes), ces processus s'emparent sans relâche de sites qu'ils rendent accessibles à l'extraction de valeur.

Retorse, la tendance à proclamer l'avènement d'une ère nouvelle se loge aussi au cœur du sentiment d'urgence qui vous prend à la gorge lorsque vous vous mettez à décrire les temps que nous vivons. Comment faire, comment dire ce que nous voyons et qui semble à la fois toujours plus nouveau et toujours plus irréversible? À époque nouvelle, terminologie nouvelle! Et l'Université ne cesse de breveter des concepts, en veux-tu en voilà, qui donneraient le fin mot de l'histoire. Il faudrait par exemple parler de « psychopolitique » ou de « capitalisme de surveillance », et comme si le rythme de nos réflexions devait s'arrimer coûte que coûte au *speedboat* du capital, exit les vieux concepts, v'là du neuf, du beau, du frais! Il y a donc ceux qui n'hésitent pas à recourir au trope de la rupture pour faire

époque : non seulement pour se distinguer (dans leur lucidité propre), mais aussi pour distinguer le contemporain comme étant le site de maux et de solutions jamais vues. Et, bien que nous nous inspirions de ces travaux, nous ne partageons pas leur objectif de livrer une explication inédite, clef en main. Au contraire, les analyses que nous proposons ici se savent partielles, partiales et pluralistes – et veulent le rester.

Voilà pourquoi la forme que nous avons choisie est celle de l'enquête. Chaque enquête est en elle-même fragmentaire, liée à un point de vue ancré dans une vie particulière et aux prises avec la technologie de manières diverses et variables. Et toutes nos enquêtes réunies ne proposent pas une vision du monde, mais plutôt une ontologie plurielle, présentée en fragments. Ainsi, nous nous efforçons de poser le problème de la technologie au travers d'une conception du temps qui ne trace pas de grandes coupures entre les époques, mais rend compte de la manière dont les époques elles-mêmes se superposent et s'entrecroisent, mêlant les uns aux autres les différents dispositifs de pouvoir qu'elles charrient. De manière significative, en apposant à nos textes les dernières touches, nous n'avons pas réussi à nous mettre d'accord sur une définition unitaire de la «technologie». Tant mieux, car elle n'existe sans doute pas !

Le titre que nous avons donné à ce Cahier, «Soigner la technologie?» veut ouvrir une pluralité de pistes. Il ne vise pas à provoquer la polémique

ou à dresser technophiles et technophobes les un-e-s contre les autres. Évidemment qu'il ne s'agit pas pour nous de faire aveuglément l'apologie de la technologie, ou d'envisager l'industrie nucléaire ou le capitalisme digital comme des voies politiques souhaitables ou même défendables. Mais il ne s'agit pas non plus d'attendre que tout s'effondre, en sirotant notre propre cynisme à la paille (en plastique). Il s'agit plutôt d'attirer notre attention afin d'envisager des formes de sabotages et d'agencer des points de vue pour que ça puisse dérailler. Soigner peut vouloir dire réparer nos formes de vie, tout autant entachées par la technologie qu'attachées à elle – quotidiennement traversées d'expériences technologiques. Soigner peut aussi signifier remédier, c'est-à-dire rechercher un remède qui s'attaquerait directement à la technologie (et qui peut-être nous en guérirait).

C'est à ce point qu'émerge pour nous la question de la particularité des temps que nous vivons – la particularité, c'est-à-dire la contingence et non pas la nouveauté. Remédier voudrait alors dire faire muter, changer les modes de médiatisation. Pas besoin d'espérer que tout s'effondre et que renaisse un monde atechnologique ; pas besoin même d'imaginer la fin du monde. La critique que nous élaborons au fil de nos enquêtes vise moins à se débarrasser des technologies qu'à les subvertir, les transformer ou les saboter, et aussi à mieux les connaître pour mieux leur résister.

PRÉSENTATION DES ARTICLES

Nous débutons par la nouvelle d'Ève C. Au fil de cette enquête-fiction, nous plongeons dans un Montréal qui semble à première vue ne pas être trop changé par le cours du temps, comme si la continuité était l'une de ses qualités essentielles. Et cependant, par une lame de fond invisible en surface, mais puissamment déterminante, des changements subtils induisent un décrochage dans l'expérience que nous faisons de nos quartiers, dans les habitudes et les lieux dont nos vies sont tissées. Corps et âme, nous semblons participer à la lente transformation initiée par l'arrivée de l'IA. Tout en étant étranger·ère·s aux ambitions du capitalisme technophile, nous sommes déjà profondément connecté·e·s à ses rouages. Rien n'a changé, et cependant tout a changé, subrepticement.

Le décor posé, nous allons visiter les coulisses des technologies qui animent la vie montréalaise. Olivier Lanctôt nous présente un aspect du code informatique, le code comme texte caché, manipulé et contrôlé par les techniciens de l'ombre. Dans cet article, il nous parle d'une invisibilité, et d'une temporalité autre : celle des *daemon*, de l'arrière-plan dans lequel fonctionnent les codes en informatique. Les *daemons* qui trament toute notre vie technologique nous observent attentivement. Scène visible du *daemon* invisible, l'interface sur laquelle on navigue propose exactement ce que, spontanément, on aurait désiré, voulu ou choisi. Comme aux anciens démons, des êtres ontologiquement

indéterminés, mais dont dépendent les humain-e-s pour la qualité de leur destin, nous payons aux *daemons* un important tribut : celui de l'imprévisibilité de nos vies. Les ordinateurs ou les cellulaires seraient-ils devenus des prothèses de nous-mêmes ?

Pour Samuele Collu et Jean-Philippe Bombay, il semble que oui. Par le biais de certaines technologies telles que les cellulaires, le capitalisme façonne nos psychés et nous subjective sous la modalité de l'addiction – addiction au présent, à soi-même, à l'autophagie numérique : ce que je ne suis pas encore est déjà là, je m'attends moi-même, présent au cœur de mon présent, et mon présent est déjà territorialisé par son propre futur, algorithmiquement déterminé. Comment sortir de la loop ? Et comment y sommes-nous atteri-e-s ? Lui a-t-on déjà dit oui avant même de pouvoir lui dire non ? Léna Dormeau et Coline Fournout discutent de cette question en positionnant l'ambiguïté du consentement au centre de ce qui nous gouverne aujourd'hui. À partir des exemples du numérique et de la psychiatrie, elles montrent de quelle manière le fait d'en appeler au consentement des usager-ère-s se double d'une pathologisation du non-consentement : traduit en incapacité à consentir, le non-consentement est vidé de sa puissance négative. Il n'y a alors pas de quoi s'étonner que le fait de prodiguer des soins ou d'extraire des données puisse se passer du consentement de la personne concernée. Mais alors que vaut le recours au consentement, si on ne peut pas dire non ?

Si la violation de notre consentement par des appareils répressifs ou addictifs et par des *daemons* existe bel et bien, marquant de son sceau les temps que nous vivons, elle ne va pas sans conséquence sur l'environnement. Au fil de discussions avec des ami·e·s, l'évidente pollution ambiante qui accompagne les technologies a fini par occuper une bonne part de notre pensée. Contre les imaginaires de fin du monde, peut-on imaginer comment remédier à la détérioration des milieux ? Deux enquêtes se saisissent de cette question en s'attaquant aux déchets nucléaires dans les territoires qui environnent Fukushima, au Japon, et aux déchets plastiques qui font désormais corps avec les eaux de la Terre.

Embarquée à bord d'un voilier à vocation scientifique, Marie Lecuyer nous conte les errances des matières plastiques dans les océans. Présents tant dans les courants d'eau et d'air que dans les flux lumineux, les matières plastiques ne disparaissent jamais, mais hantent même les lieux les moins fréquentés par les humain·e·s, reconfigurant sans cesse leurs modes d'existence. Comment y remédier ? On peut essayer de se mettre en quelque sorte à la place du déchet, et de s'inspirer de son rapport au monde – un rapport au monde mutant. Mais peut-on ainsi vivre avec des déchets comme les déchets nucléaires ? Nous avons invité Sabu Kohso à nous parler de la catastrophe technologico-nucléaire de Fukushima et surtout des savoirs techniques et expérientiels acquis dans la catastrophe.

Que faire pour remédier à la pollution insidieuse du nucléaire, qui pénètre imperceptiblement la matière des espaces et des corps ? Si pour Sabu Kohso, le soin est une partie cruciale pour la lutte contre l'industrie nucléaire, l'ignorance technique en est la limite. C'est pourquoi il propose de travailler à créer des liens avec des gens qui possèdent les techniques et les savoirs de l'industrie, à commencer par les travailleur-euse-s du nucléaire elleux-mêmes. Peut-être pourrait-on dépasser ainsi nos impasses organisationnelles, et donner un nouveau souffle aux relations de soin en contexte militant ?

Le rapport au temps est ainsi au cœur de nos différentes enquêtes. En particulier, l'enquête de Ségolène Guinard sur les habitats spatiaux pose directement la question des limites des imaginaires futuristes, imaginaires de fin du monde tout autant que de voies de rédemption pour les humain-e-s. Suivant l'histoire de la « capsule », du vol interstellaire habité au paradigme « capsulaire » de nos manières d'habiter la Terre, elle demande comment résister à l'attraction qu'exerce sur nous la possibilité d'une existence hors-sol, existence favorisée par la technologie en général. Tout à la fois contre et avec la capsule, Ségolène Guinard nous convie à nous mettre en relation avec les espaces non soumis à la gestion humaine et à réfléchir à des solutions cosmologiques pour nos engagements militants.

Enfin, en guise de coda, Annabelle Rivard et Nicolas Gauthier nous invitent à une méditation sur

les technologies contemporaines. Reprenant l'intitulé du séminaire au cours duquel nous avons défriché les critiques et les questionnements qui sont la chair de ce cahier, leur réflexion s'ancre dans la sidération qui saisit les lecteur·trice·s des journaux montréalais où la crème des éthiciens de l'IA se répand en préceptes et *guidelines*, aveugles à la dimension écrasante d'un phénomène planétaire. Réveillant les critiques heideggerienne et marxienne de la technique, et se nourrissant de ses critiques décoloniales, iels tentent de dévisager avec lucidité et effroi l'emprise des technologies sur le temps et l'espace. Pour elleux, notre tâche première est encore celle d'« organiser le pessimisme ».

Les chemins émergeant de ces diverses enquêtes nous auront été d'un grand usage, de par les rencontres et les hypothèses qu'ils auront permises. Que nous les continuions en partie ou que nous les laissions pour d'autres, nous espérons néanmoins qu'elles ne seront jamais complètes pour qu'elles demeurent ainsi le nid d'amitiés, de paroles, de façon de résister et de subvertir qu'elles ont été pour nous.

En espérant continuer à lutter, saboter, enquêter et discuter avec vous autres,

Le collectif Stasis



Basé à Montréal, mais s'étendant maintenant sur plusieurs villes, le collectif Stasis cherche à outiller nos manières de vivre, nos imaginaires et nos modes de lutte en questionnant les mondes contemporains, tant par le biais de conférences et de séminaires que de podcasts et de publications comme celle que vous avez entre les mains. Ici, nous partageons avec vous une série d'enquêtes sur le double thème du soin et de la technologie. Nos enquêtes ne sont pas des objets finis ou des mines de résultats mais plutôt des manières de se mettre en relation. Elles ouvrent des pistes, tout autant qu'elles en suivent. De l'art de l'enquête, nous attendons qu'il transforme notre regard et notre imaginaire, et qu'il nous offre des amitiés inattendues.

Le collectif espère que ce cahier saura aider les luttes et sabotages divers, qu'il débouchera sur des discussions, cercles de lectures, ainsi que sur d'autres enquêtes.

STASIS

GROUPE D'ENQUÊTE SUR LE CONTEMPORAIN